



Sermon prononcé pour le départ de la 2e caravane vers l'Afrique équatoriale (20 juin 1879)

Déjà ses apôtres ont assiégé les côtes africaines : le Gabon, la Guinée, le Cap, les rivages du Zanguebar, le Zambèze, ont reçu les envoyés de Dieu. Mais l'intérieur reste encore inaccessible. Les voici qui viennent, ces conquérants pacifiques ! Déjà l'Égypte leur prépare un passage sur le cours mystérieux du Nil. Mais qui sont ceux qui volent comme des nuées, entraînés par les vents rapides ? Zanzibar, tu les as vus s'enfoncer dans les plaines brûlantes, franchir les montagnes inhospitalières qui s'élèvent en face de tes rivages ; tu vas les revoir encore, n'ayant pour armes que leur croix, pour ambition que de porter la vie dans cet empire de la mort.

Ces envoyés de Dieu, ils sont là, sous vos yeux, prêts à partir pour suivre la voix du Sauveur, pour répandre au loin ses bienfaits. Où ces bienfaits furent-ils plus nécessaires ? Où l'ignorance, la misère, la cruauté, la perfidie, l'oubli de toutes les lois divines et humaines firent-elles jamais plus de victimes ? Écoutez, mes très chers Frères, et vous comprendrez de quelles sympathies est digne la mission de ces apôtres et quel dessein magnanime leur âme a formé.

De tous les points de l'immense continent qui s'étend des limites de notre France africaine aux provinces anglaises du Cap, s'élève, depuis des siècles, un long cri de douleur, où se rencontrent et se mêlent les souffrances les plus cruelles de l'humanité : des mères, à qui des ravisseurs farouches arrachent leurs enfants pour les conduire à la servitude, et qui, comme Rachel, font entendre leurs inconsolables gémissements ; des peuplades paisibles, surprises, la nuit, dans leur sommeil et qui voient mettre en feu leurs demeures, massacrer tout ce qui résiste et traîner le reste sur les marchés où l'homme se vend comme un bétail ; de longues troupes de captifs, hommes, femmes, enfants, succombant à la faim, à la soif, au désespoir, agonisant lentement dans les déserts lorsqu'on les abandonne déjà demi-morts pour épargner leur maigre nourriture, ou tombant sous les coups du maître, lorsqu'il est devenu sa proie ; des créatures humaines, livrées sans défense à la rage et à la débauche ; les routes intérieures de l'Afrique bordées d'ossements blanchis, de telle sorte que, si on les perdait jamais, on les retrouverait, comme on l'a dit, par les tristes restes qui les couvrent. Et tout cela, multiplié chaque jour par l'avarice, par la vengeance, par les guerres ; chaque

année, plus d'un million d'hommes subissent ce sort effroyable et dans des conditions telles que l'un des témoins de cette traite infâme a pu dire que l'on accumulerait toutes les horreurs, toutes les souffrances, sans jamais arriver à la vérité, lorsqu'il s'agit de l'esclavage.

J'ai vu les tristes victimes de ce commerce impie. J'ai entendu, de leur bouche, les récits de leurs maux ; j'ai entendu les enfants raconter, avec la simplicité de leur âge, qui augmentait encore notre effroi, la mort sanglante de leurs pères, et les tortures de leurs voyages à travers les régions brûlées par le soleil. J'en ai vu qui, longtemps encore durant leur sommeil, assistant en rêve à ces scènes impies, se réveillaient avec de longs cris de terreur !

Voilà l'esclavage africain, tel qu'il existe au moment où je parle, et si près de nous qu'il ne tient qu'à vous de le voir et de l'entendre. On lui a fermé les mers et chemins du Nouveau Monde ; il s'est multiplié sur les voies de l'intérieur, et il y est devenu plus meurtrier. Ah ! mes très chers Frères, que l'on puisse, en théorie, discuter sur le degré d'injustice que présente la vente de l'homme, je ne le nie pas ; mais, en pratique, et lorsqu'on voit à quel point de cruauté l'esclavage africain mène le bourreau, à quel degré de souffrance et d'abaissement il condamne la victime, il ne peut y avoir qu'un seul cri, un cri d'horreur et de réprobation, sur des lèvres humaines.

